

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



RAMIREZ Renya K., 2007, *Native Hubs. Culture, Community, and Belonging in Silicon Valley and Beyond*. Durham, Londres, Duke University Press, 273 p., bibliogr., index (Samuel Neural)

Écrit au terme de plusieurs années d'enquête, essentiellement en Californie, dans un État des États-Unis qui a été le berceau de la résistance amérindienne contemporaine, cet ouvrage s'attache à comprendre la façon dont les Autochtones urbanisés voyageant des villes vers les réserves revigorent et renforcent leur culture et leur identité. D'ascendance winnebago et ojibwée par sa mère, irlandaise par son père, l'ethnologue Renya K. Ramirez nous emmène dans l'univers amérindien de la Silicon Valley et de la baie de San Francisco, dont elle-même est issue : « Parce que je suis une ethnographe, femme et autochtone, je suis les traces d'Ella Deloria, Bea Medicine et beaucoup d'autres. Comme elles, je peux être ignorée à cause de mon statut de femme autochtone qui choisit de s'engager dans une ethnographie "à la maison" plutôt que chez des "autres exotiques" dans des lieux lointains » (p. 30, traduction libre).

Être femme, chercheuse engagée dans son propre univers n'est pas affaire facile, mais cette spécialiste des communautés amérindiennes urbaines en a pleinement conscience et ne cesse de nous le rappeler. Allant à contre-courant de certaines approches méthodologiques classiques, le livre fonctionne comme une narration s'appuyant sur le vécu de la chercheuse au fil d'une enquête faite de rencontres avec des individus aux identités multiples et dans différents contextes. Inspiré de l'activiste païute Laverne Roberts, le *hub* va servir de fil conducteur et d'analyse tout au long de l'ouvrage : « Le *hub* offre un mécanisme qui soutient les conceptions autochtones de culture, de communauté, d'identité et d'appartenance, pour ceux qui sont éloignés de leurs terres ancestrales » (p. 1, traduction libre). Mais dans sa dynamique culturelle, le *hub* se définit comme tout lieu, tout endroit, toute circonstance où se produisent et se fabriquent des rencontres, des réunions, des rassemblements et où s'exprimeront alors la culture et les traditions. L'auteure convie ainsi le lecteur au sein de *pow-wows* urbains où se célèbre le sens d'une identité commune, ou encore au sein de tentes de sudation où se reconstituent des pratiques spirituelles. Ce sont aussi les endroits de la quotidienneté qu'elle privilégie, au domicile des interviewés ou encore dans de grands colloques au milieu d'activistes convaincus : le lecteur vit ainsi le monde autochtone urbain de l'intérieur. Mais le *hub* peut se reconnaître également par les pratiques virtuelles que sont les coups de téléphone et les courriels ; par la musique et le style vestimentaire des jeunes générations chez lesquelles ceux-ci constituent les principaux moyens d'expression ; ou encore par l'utilisation des plateformes où se partage un douloureux héritage et se constitue une dimension mémorielle, par le biais de journaux par exemple.

L'auteure consacre d'ailleurs un des articles de l'ouvrage à la politique américaine qu'ont subie ces populations amérindiennes présentes depuis des millénaires. Des petits groupes costanoan, miwok, patwin, wappo occupant la région de San Francisco au sein de villages et pratiquant la chasse, la pêche, la collecte et la culture sur brûlis, il n'est resté que peu de survivance. Déjà en 1846, durant l'invasion américaine aux dépens des Mexicains, la population amérindienne est réduite à 150 000 individus ; après la ruée vers l'or entre 1848 et 1850, il ne reste que quelques 30 000 individus. S'ils ont eu la chance de ne pas avoir été victimes

d'expéditions punitives, la plupart des groupes restants sont cantonnés dans des missions, spoliés de leurs terres. L'État de Californie, créé en 1850, renonce au système des réserves compte tenu de la richesse minérale et agricole du sol, laissant des milliers d'Amérindiens sans terre et sans recours politique. Il faudra s'en remettre au militantisme des années 1960, initié par des Autochtones urbanisés qui n'ont d'autre idée que d'occuper l'île d'Alcatraz, pour que les Amérindiens des États-Unis suscitent l'intérêt des médias et fassent de la Californie l'un des berceaux de la contestation amérindienne contemporaine.

Renya K. Ramirez tente ainsi de réviser les modalités identitaires toujours en train de se faire à la lumière d'anecdotes, de rencontres et d'entretiens. C'est probablement là que son travail prend tout son sens et son originalité. Confrontée aux réalités des individualités qu'elle rencontre tout au long de l'ouvrage, qu'elles conjuguent une ancestralité mixtèque et mexicaine, yokut et chicanos, l'auteure montre combien l'identité est fluide et plus composite qu'il n'y paraît. C'est la raison pour laquelle le déplacement s'avère complémentaire au mécanisme du *hub*, puisque ces individus, d'où qu'ils soient et où qu'ils soient, transportent avec eux leur identité tout autant que leur savoir. Qu'ils soient Autochtones des milieux urbains ou mixtèques expatriés loin de leur communauté, ils existent, selon elle, aux interstices de différentes cultures et communautés politiques, dans un état de transnationalisme permanent.

*Samuel Neural*  
*Faculté d'anthropologie, de sociologie et de science politique*  
*Université Lumière Lyon 2, Lyon, France*